

Les invasions barbares ont détruit l'ancien monde païen et préparé l'ère de la féodalité. Suivant l'école historique dont les théories sont encore officielles dans l'enseignement, les barbares ont apporté avec eux le germe de la plupart des institutions modernes, et notamment le sentiment de l'indépendance individuelle et l'usage des assemblées d'hommes libres délibérant sur les affaires publiques. Sous leur domination, dit-on encore, l'esclavage domestique disparut peu à peu et fut remplacé par le servage. Enfin, ils apportèrent une âme vierge à l'Eglise, et la religion du Christ dut aux hommes du Nord sa forte unité et sa poésie mystique. On sait qu'au XVIII^e siècle on pensait, au contraire, que tous ces mouvements de peuples et la destruction de l'empire romain n'avaient eu d'autres résultats que de plonger l'Europe dans les ténèbres de la barbarie, jusqu'à l'époque de la Renaissance. De nouvelles théories s'élaborent aujourd'hui, mais ne sont encore qu'à l'état d'ébauches.

Pour les mœurs, la religion, l'origine de toutes ces races d'hommes qui ont submergé la société romaine, voyez les articles spéciaux qui leur sont consacrés.

BARBARÉE s. f. (bar-baré — de barbe, nom de sainte). Bot. Genre de crucifères, dont une espèce porte le nom d'*herbe de Sainte-Barbe* : Une variété de la BARBARÉE vulgaire, à fleurs double, est très recherchée comme plante de parterre.

— **Encycl.** Les barbarées forment, dans le groupe des crucifères siliculeuses, un petit genre caractérisé surtout par ses sépales lâches et sa silique tétragone. La barbarée commune (*barbarea vulgaris* de Brown, *erysimum barbarea* de Linné), appelée vulgairement *herbe de Sainte-Barbe*, *herbe aux charpentiers*, *rondotte*, *julienne jaune*, *velar*, etc., est une plante bisannuelle ou vivace, qui croît abondamment dans les lieux humides, au bord des ruisseaux et des fossés; elle est plus commune dans le nord de l'Europe que dans le midi. Elle possède la saveur amère et un peu âcre du cresson et de la roquette, et on l'emploie comme assaisonnement; dans certains pays, on mange ses jeunes pousses en salade. En médecine, elle est réputée dépurative et antiscorbutique; on l'a surtout préconisée, à l'intérieur, comme vulnérinaire; de là le nom d'*herbe aux charpentiers*, qu'on lui donne dans les campagnes, où cette plante jouit encore d'une grande vogue. Ses fleurs abondantes, d'un beau jaune d'or, l'ont fait introduire dans les jardins d'agrément; elle y a donné naissance à une variété à fleurs doubles, désignée sous le nom populaire de *girarde*, et qui produit, dès le mois de mai, un très-bel effet, surtout si on se soigne de couper les rameaux défloris et d'arroser copieusement le pied, afin de prolonger la floraison.

La barbarée précoce (*barbarea præcox*), vulgairement *cressonnette* ou *roquette des vignes*, a les mêmes propriétés et sert aux mêmes usages; sa saveur se rapproche encore davantage de celle du cresson.

BARBARELLI (Giorgio), célèbre peintre italien, plus connu sous le nom de GIORGIONE. V. ce mot.

BARBAREMENT adv. (bar-ba-re-man — rad. barbare). D'une façon barbare : Traiter quelqu'un BARBAREMENT. Les Turcs ne traitent pas toujours les chrétiens aussi BARBAREMENT que nous le faisons. (Volt.) || D'une façon opposée au bon goût : Ecrire BARBAREMENT. Les plantes sont généralement affublées par les botanistes de noms BARBAREMENT latins ou grecs. (H. Berthoud.) Les chevaux en métal de Corinthe, emportés par les Vénitiens, piaffent sur la porte de Saint-Marc. Les images des dieux et des déesses, BARBAREMENT fondues, se sont éparpillées en pièces de billon. (Th. Gaut.)

BARBARESQUE adj. (bar-ba-rè-ske — rad. barbare). Qui appartient, qui a rapport à la contrée africaine autrefois appelée Barbarie : Peuple BARBARESQUE. Etats BARBARESQUES. Flotte BARBARESQUE. La tribu BARBARESQUE des Haroudrah quitta les environs de Tunis peu de temps après la conquête de l'Egypte par Sélim.

— s. m. Mamm. Espèce d'écureuil, qui habite la Barbarie, et dont les mœurs sont semblables à celles de nos écureuils d'Europe.

— s. f. Bot. Syn. de *barbarine*.

— s. m. pl. Les peuples barbaresques : Les BARBARESQUES ne sont pas de mauvais soldats. Ce navire a été pris par les BARBARESQUES.

BARBARI (bar-ba-ri). Log. Mot technique qui désigne un syllogisme dont les prémisses sont générales et affirmatives, la conclusion particulière et affirmative. || Argumenter en *barbari*. Tirer une conclusion particulière affirmative de deux prémisses générales affirmatives. — C'est le syn. de *baralipon*. V. ce mot.

BARBARICAIRE s. m. (bar-ba-ri-kè-re — rad. barbare). Autrefois. Nom donné à des soldats étrangers, enrôlés dans l'armée byzantine, qui portaient des casques peints de couleurs variées.

— Techn. Ouvrier en tapisserie qui employait des fils d'or et de soies de diverses couleurs.

BARBARIE s. f. (bar-ba-ri — rad. barbare). Etat de ce qui est barbare, défaut de civili-

sation : Il rétablit les arts parmi les peuples où la BARBARIE les avait fait oublier. (Boss.) Nous sortons à peine de la BARBARIE, dans laquelle nous avons encore une jambe enfoncée jusqu'au genou. (Volt.) La BARBARIE égalise tous les hommes. (Turgot.) L'extrême civilisation apprivoise les passions; en les rendant peut-être plus abjectes et plus corruptives, elle leur ôte du moins cette féroce impétuosité qui distingue la BARBARIE. (J. de Maistre.) Les peuples les plus civilisés sont aussi voisins de la BARBARIE que le fer le plus poli l'est de la rouille. (Rivarol.) C'est par le droit de propriété que Dieu a civilisé le monde, et mené l'homme du désert à la cité, de l'ignorance au savoir, de la BARBARIE à la civilisation. (Thiers.) L'existence du soldat est, après la peine de mort, la trace la plus douloureuse de BARBARIE qui subsiste parmi les hommes. (A. de Vigny.) La BARBARIE des Turcs tient, en grande partie, à l'état d'abrutissement moral des belles Géorgiennes. (H. Beyl.) La BARBARIE d'un peuple en décadence a quelque chose de subtil et de contourné. (Villemain.) Le caractère dominant de la BARBARIE, c'est l'indépendance de l'individu, la prédominance de l'individualité. (Guizot.) Si la civilisation n'éternise pas les nations, la BARBARIE ne les fait pas vivre. (St-Marc-Girard.) A regarder au fond du monde païen, c'est une grande et infernale BARBARIE. (L. Veuillot.) Plus les populations sont engagées dans les liens de la BARBARIE, plus le fractionnement est considérable. (Maury.) Au XI^e siècle, la race saxonne avait fait un pas hors de la BARBARIE, mais ce n'était qu'un pas. (H. Taine.) Tout pays où il n'est pas permis de penser et d'écrire ses pensées doit tomber dans la stupidité, la superstition et la BARBARIE. (De Jaucourt.)

— Cruauté, inhumanité : Frapper quelqu'un avec une BARBARIE révoltante. N'y a-t-il pas BARBARIE à tenir dans l'incertitude, toujours suspendu sur l'abîme, celui qui, avant de naître, est adjué à l'abîme, lui est dû, lui appartient? (Michélet.) Un acte de BARBARIE n'en autorise pas un autre. (St-Marc-Gir.)

Tout à tout la victoire, auprès d'eux en furie, A poussé le courroux jusqu'à la barbarie. CORNEILLE.

Enfin, de ma maison le perfide oppresseur, Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie, Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie. RACINE.

|| Action cruelle, barbare : Tout ce qu'on raconte des peuples les plus sauvages n'approche pas des BARBARIES commises dans cette guerre.

Les remords le suivront, comme autant de Furies; Tu croiras les calmer par d'autres barbaries. RACINE.

— Grossièreté, défaut de règle ou de goût : La BARBARIE d'une langue. La BARBARIE du goût. C'est Corneille qui tira le théâtre de l'avilissement et de la BARBARIE. (Volt.) Que diraient les Despreux, les Racine, s'ils voyaient les BARBARIES de nos jours? (Volt.) On vit bientôt les Romains retomber dans la BARBARIE, d'où tant d'auteurs fameux les avaient tirés. (Mass.) La délicatesse de la femme est le plus puissant ennemi de la BARBARIE de l'homme. (A. Martin.)

— Syn. *Barbarie*, *cruauté*, *féroacité*, *inhumanité*. La barbarie tient à l'état des mœurs, elle a pour cause le défaut de civilisation ou une civilisation incomplète. La cruauté est une disposition du caractère, elle se plaît à verser le sang, à faire couler les larmes. La féroacité est une cruauté furieuse, qui s'exalte par la vue des souffrances et par les cris des victimes. L'inhumanité ne peut se dire que des hommes; c'est l'état d'une âme qui reste insensible aux souffrances des autres, qui ne veut pas les soulager ou qui se plaît même à les faire naître. On dirait : l'inhumanité du mauvais riche, la féroacité du tigre; la cruauté de Néron, la barbarie des anthropophages.

— Antonymes. Civilisation, politesse; connaissances, lumières, progrès.

— Anecdotes. Un des divertissements ordinaires de Moussef Ismael, roi de Maroc, était, chaque fois qu'il montait à cheval, de tirer son sabre et de couper la tête à l'esclave qui lui avait tenu l'étrier.

Deux consuls entre lesquels était assis Caligula, le voyant éclater de rire, lui en demandèrent la raison : « Je ris, dit le monstre, parce que je songe qu'à l'instant même je puis vous faire égorger tous deux. »

Le mot suivant de Tibère donnera une idée exacte du raffinement de barbarie que le tyran apportait dans ses vengeances. Il faisait souffrir les plus cruels tourments à un de ses ennemis, qui lui demandait pour toute grâce une prompte mort : « Une prompte mort ! repartit le monstre, sommes-nous donc réconciliés ? »

Un des grands plaisirs du roi Charles IX était de montrer son adresse à abattre d'un seul coup la tête des ânes et des cochons qu'il rencontrait dans son chemin, en allant à la chasse. Un jour, Lansac, un de ses favoris, l'ayant trouvé l'épée à la main contre son mulet, lui dit gravement : « Quel différend est donc survenu entre Sa Majesté très-chrétienne et son mulet ? »

Tout jeune, l'empereur Domitien préludait à ces caprices de cruauté qui devaient épouvanter l'empire. Il s'enfermait chaque jour, pendant une heure, dans sa chambre et s'amusa à tuer des mouches avec un poignard d'or, ce qui donna occasion à Vibius Priscus, à qui on demandait s'il n'y avait personne avec l'empereur, de répondre : « Non, pas même une mouche. » Cette plaisanterie coûta la vie à celui qui l'avait hasardée.

Le 8 octobre 1559, le roi Philippe II arrivait à Valladolid, les inquisiteurs de cette ville, pour le recevoir d'une manière conforme à son caractère, lui donnèrent le spectacle d'un auto-da-fé. La première victime qui monta sur l'échafaud fut don Carlos de Seso, gentilhomme italien, soupçonné d'avoir embrassé la doctrine de Luther. Lorsqu'il sentit que la flamme atteignait ses pieds nus, il tourna tristement ses regards vers le roi. A cette plainte muette, Philippe répondit froidement : « Je livrerais mon propre fils s'il était hérétique, et, si l'on manquait de bois pour le brûler, j'en apporterais moi-même. »

Ce même prince, voyant à ses pieds son fils, qu'il avait condamné à mort, implorer sa clémence, le regarda durement; et, comme le jeune prince lui représentait, pour réveiller sa tendresse paternelle, qu'il allait verser son propre sang. « Je le sais, lui répondit le barbare monarque, mais, quand j'ai du mauvais sang, je ne balance pas à donner mon bras au chirurgien pour le faire sortir. »

Mahomet II avait cultivé lui-même une planche de melons, que le soleil semblait avoir distingués en les mûrissant longtemps avant les autres. Le sultan les avait recommandés au jardinier du sérail et les visitait chaque jour, ce qui n'empêcha pas un page, qui aimait passionnément le melon, d'en cueillir quatre et de les manger. Le sultan, informé du larcin, qui était commis depuis quelques heures, entra dans une violente colère, fit amener tous les pages, qui seuls avaient l'entrée des jardins, et ordonna au coupable de se nommer. Personne ne se déclarant, le barbare despote commanda d'ouvrir successivement le ventre de tous les pages, jusqu'à ce qu'on eût découvert le coupable. On trouva les melons à demi digérés dans le ventre du quatorzième.

Gentil Bellini, peintre vénitien, fut appelé à Constantinople par ce même Mahomet II, pour lequel il peignit une *Décollation de saint Jean-Baptiste*. Le sultan, tout en rendant justice au talent de l'artiste, releva néanmoins un défaut dans le tableau, c'est qu'on ne remarquait aucune contraction dans les muscles de la figure, ce qui arrive toujours quand un homme meurt décapité. Pour justifier son sentiment, le sultan appela un esclave, auquel il fit voler la tête d'un coup de son cimeterre, et montra au peintre la crispation des lèvres aux deux coins de la bouche. Bellini convint de la vérité de l'observation; mais il fut tellement épouvané de cette manière de faire de la critique, qu'il s'empressa de quitter Constantinople, malgré les faveurs que lui prodigua Mahomet pour le retenir.

BARBARIE ou **ÉTATS BARBARESQUES**, dénomination géographique par laquelle on désigne communément la vaste contrée de l'Afrique septentrionale, qui s'étend du cap Noun, à l'O., sur l'Atlantique, au cap El-Mellah, à l'E., sur la Méditerranée, entre cette mer, au N., et le grand désert de Sahara, au S.; par 14° de long. occident. et 24° de long. orient., et entre 26° et 37° 37' de lat. N. Plus grande longueur, 3,500 kil. de l'E. à l'O.; plus grande largeur, 900 kil. Superficie évaluée à 20,000 myriamètres carrés, renfermant une population d'environ 10 millions d'hab. Les Romains avaient donné aux contrées comprises dans ces limites les noms de provinces d'Afrique, de Numidie et de Mauritanie. Quant au nom de Barbarie, c'est une corruption de celui d'*Arâh-el-Berber* (terre des Berbers), qu'on trouve dans les géographes arabes, et principalement dans Edrissy. Ce serait donc Berbérie qu'il faudrait dire, au lieu de Barbarie; car ce n'est point parce que les habitants de ces contrées sont barbares que nous donnons à leur pays le nom de Barbarie, c'est parce que ces régions sont habitées, du moins en grande partie, par des Berbères. Les géographes du XVI^e et du XVII^e siècle nommaient Mauritanie cette partie de l'Afrique, qui, de nos jours, est appelée par les habitants de l'Egypte Maghreb, c'est-à-dire *terre du couchant*. La Barbarie ou Maghreb comprend, dans sa vaste étendue, l'empire de Maroc, l'Algérie, les régence de Tunis et de Tripoli, et de nombreuses tribus indépendantes qui habitent les oasis du Sahara. Bien que nous consacrons, dans le *Dictionnaire*, un article spécial à chacun de ces Etats, nous devons nous arrêter ici à quelques considérations générales touchant la géographie et surtout l'ethnographie des Etats barbaresques.

Baignée sur une vaste étendue par l'Océan et la Méditerranée, entrecoupée par des montagnes et quelques déserts sablonneux, sans rivières navigables, et sans lacs, la Barbarie n'a, dans sa partie septentrionale et centrale, aucun des caractères du continent africain.

Elle ressemble beaucoup plus au midi de l'Europe, à l'Italie et à l'Espagne, mais avec un sol plus fécond et des productions plus variées. Là croissent, en effet, et mieux qu'en aucun lieu du monde, toutes les céréales, et autres végétaux propres à la nourriture de l'homme et des animaux domestiques, les arbres qui donnent de beaux ombrages ou servent aux constructions, les plantes médicinales et d'agrément. Les plaines sont couvertes de moissons et de pâturages abondants; le genêt à haute tige, les différentes espèces de cistus, les résédas odorants, les sumacs, les bruyères, les aloès, les agaves, les euphorbes et les cactus, qui supportent la chaleur et la sécheresse, ornent les anfractuosités des rochers et fournissent aux chèvres qui les habitent une nourriture et un ombrage salutaires. Rarement le dur et stérile granit couronne les cimes élevées; la forme arrondie et verdoyante de presque toutes les montagnes atteste partout la présence du calcaire. Les lias, les schistes, les brèches coquillères, les gneiss, les marnes rouges, les travertins y composent le sol des monts, qui renferment de beaux marbres et abondent en mines de plomb, de cuivre, de fer et d'antimoine, qu'il serait facile d'exploiter. Le règne animal n'est pas moins riche en Barbarie que les deux autres : l'abondance des mûriers blancs permet d'y élever une grande quantité de vers à soie; les mouches à miel y donnent tant de cire que les luminaires qu'on en formait ont reçu en Europe le nom de *bougies*, de la ville d'où on les exportait. Les oiseaux de basse-cour, et toutes sortes de gibier y abondent. Les chèvres du Maroc, les chevaux du Tell (partie de la Barbarie comprise entre la Méditerranée et la chaîne de l'Atlas), les autruches, les lions, les panthères, les chacals, les gazelles, etc. du Sahara complètent la faune de cette vaste contrée.

Quant à la population, formée de peuples de différentes races, elle se compose surtout de Berbers, race autrefois compacte et souveraine, aujourd'hui éparse et déshéritée. Fille de la terre africaine, en ce sens du moins que les plus vieilles traditions, que les monuments les plus anciens nous les montrent dans les mêmes lieux et qu'on ne lui connaît point d'origine étrangère, la race berbère a primitivement couvert toute cette zone extérieure du continent qui se développe en arc immense, depuis la mer des Indes et la mer Rouge jusqu'aux colonnes d'Hercule et à l'Atlantique. Mais, à l'exception de l'Egypte, dont les obscures origines ne projettent aucune clarté sur les temps antiques, elle ne se constituait nulle part en corps politique régulier et permanents. Comme les populations éternellement nomades de la haute Asie, elle resta partout enchaînée à la vie pastorale. Aussi voit-on, d'époque en époque, ses éléments, plutôt juxtaposés que cimentés par des rapports intimes, se désagréger, se déplacer, parfois se perdre et disparaître sous la pression des invasions étrangères. Ce sont d'abord les Carthaginois; après les Carthaginois, les Romains; après les Romains, les Grecs de Byzance; après les Byzantins, les Vandales; puis ce sont les Arabes, et plus tard les Turcs Ottomans, dont la domination barbare s'est affaïssée devant le drapeau de la France. De toutes ces dominations successives, antérieures à 1830, une seule, la domination arabe, a laissé dans le pays, à côté des aborigènes, un second élément de population dans des proportions considérables. C'est vers le milieu du XI^e siècle, quatre cents ans après la première apparition des musulmans dans l'Afrique romaine et leur première prise de possession, qu'un nouveau flot de tribus arabes déborda sur le Maghreb, extermina ou refoula une grande partie des Berbers de la côte, s'empara des plaines et des plus riches vallées, et y forma la souche des trois millions d'Arabes que l'on y compte aujourd'hui. C'est de cette époque que date la distribution des Berbers telle que nous la voyons aujourd'hui. Nous ne parlons pas des tribus les plus orientales, de celles qui demeurent entre la basse Egypte et ce vaste enfoncement de la côte africaine qu'on nomme les Syrtes : celles-là ont complètement disparu, exterminées ou refoulées dans les profondeurs du désert; des tribus arabes ont pris leur place. Nous nous bornons à la région comprise entre les Syrtes et l'Atlantique, à la Barbarie. C'est dans ce vaste espace que se dissiminent les débris de ce qui fut autrefois la nation berbère. Elle y forme trois groupes principaux (si l'on peut appliquer ce terme à une telle dissémination), distingués par des noms différents, d'après Ibn-Khaldoun, l'historien de la race berbère : les Berbers du Maroc sont désignés sous l'appellation collective de *Chellouh*; ceux de l'Atlas algérien sous le nom de *Kabyles*, ou plus correctement *Kébails* : les Berbers du désert sont appelés *Toudregs*. Ce dernier nom, dit M. Henri Duveyrier, à qui nous empruntons quelques détails sur la Barbarie, est la forme plurielle du nom, dont le singulier est *Targhi*. Chacun de ces groupes berbères se partage en plusieurs tribus, qui seront énumérées aux articles CHELLOUH, KABYLES, TOUDREGS.

Les Berbers furent convertis au christianisme au temps de la domination romaine, et, aujourd'hui encore, les Toudregs gardent, à leur insu, dans nombre de traits particuliers de leurs habitudes domestiques, la trace des idées chrétiennes. Ils appellent Dieu *Mési*, et un bon génie *Anyéous*. Ils adoptèrent la loi musulmane après la conquête arabe du VII^e siècle, et mu-